

SIMON, Dylan, (2021) *Max Sorre, une écologie humaine. Penser la géographie comme science de l'homme*. Éditions de la Sorbonne, 320 p. (ISBN 979-1035106324)

Raphaël Pelletier

Volume 67, Number 188, September 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1119151ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1119151ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pelletier, R. (2022). Review of [SIMON, Dylan, (2021) *Max Sorre, une écologie humaine. Penser la géographie comme science de l'homme*. Éditions de la Sorbonne, 320 p. (ISBN 979-1035106324)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 67(188), 248–250. <https://doi.org/10.7202/1119151ar>

aucunement Jean-Marie Cour, car il voit dans l'ASS un continent en voie de peuplement. Le concept fait l'objet de la première des cinq parties du volume. Exit donc l'expression «en voie de développement» remplacée depuis la fin du dernier siècle par le plus politiquement correct «pays du Sud». Il est convaincu qu'à la fin du siècle, les femmes de l'ASS auront cessé d'avoir six enfants. On assistera à l'avènement d'une nouvelle ère. Des ajustements socioéconomiques s'imposeront d'office. Nul besoin de planifier les naissances comme n'a cessé de préconiser «l'agronome de la faim» René Dumont (1904-2001) avec qui l'auteur règle ses comptes.

Parmi les 12 problématiques signalées en entrée de jeu, notons particulièrement celle qui invite à renouer avec la prospective tout en privilégiant l'approche stratégique⁶. S'y ajoute la gestion de l'économie à l'échelle des petites villes et de leur hinterland rural, impliquant des stratégies de développement local. Ici, l'auteur se rapporte à une problématique abondamment documentée durant les années 1980 : l'existence d'une économie duale. On se rapporte à la coexistence, dans l'ensemble des pays du monde, d'une économie formelle et d'une autre informelle. En prêtant attention à cette dernière, Cour se proclame concepteur d'une «économie populaire». À l'instar de beaucoup d'autres auteurs qu'il se garde de citer, il prône, à son tour, la formalisation de l'économie informelle⁷ susceptible de répondre aux besoins des milieux urbains dont il souhaite le développement. Rien de mieux que de prêcher par l'exemple à travers l'étude WALTPS sur la base du paradigme non orthodoxe appliqué à l'échelle, non pas régionale, mais locale au sein de zones appelées RUCHES (régions urbano-centrées à haute intensité d'échanges et de services). En anglais : BEEHIVES⁸ (*Basic Economic Entity with High Intensity and Velocity of Exchanges and Services*). Et, pour leur bon fonctionnement, ça ne s'invente pas, pourquoi ne pas recourir à une monnaie locale : le MIEL (Monnaie pour l'investissement et l'échange local). Avec raison, dans un chapitre subséquent, l'auteur s'en prend aux agences d'aide, considérées comme un obstacle à la réflexion prospective. Il voit en elles «l'attachement quasi religieux, sourd et aveugle, au dogme sur lequel repose la théorie économique dite orthodoxe qui empêche de

comprendre et d'accepter les changements en cours dans les pays en voie de peuplement» (p. 232). Il revient à la charge dans l'avant-dernier chapitre en reprochant aux agences d'aide de ne jamais se remettre en question. Cinq annexes complètent le tout.

D'aucuns reprocheront l'absence, dans les premières pages, d'une liste décrivant l'abondance d'acronymes ou de sigles imposés aux lecteurs. Si de trop nombreux auteurs abusent du recours aux notes de bas de pages, Jean-Marie Cour abuse dans le sens inverse, avec seulement huit notes, dont une réfère à *Sapiens* de Yuval Noha (sic) Harari. D'autres déploieront les tableaux sans mention des sources et la totale absence de références à des auteurs qui ont publié sur les questions traitées tout au long de l'ouvrage. Par exemple, lorsqu'il évoque le recours à des stratégies de développement local, l'auteur écrit comme s'il était le premier Français à voir la pertinence de telles stratégies. Enfin, tout autre éditeur aurait exigé un recentrage du manuscrit afin de réduire le nombre de chapitres en retirant d'inutiles répétitions. Malgré ses défauts, on ne saurait trop recommander la lecture de cet ouvrage à tous ceux que les relations Nord-Sud intéressent.

André Joyal

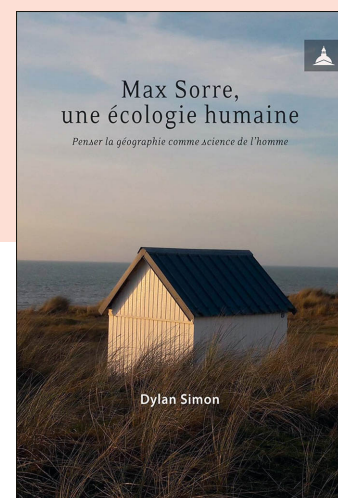
Université du Québec à Trois-Rivières.

SIMON, Dylan (2021) *Max Sorre, une écologie humaine. Penser la géographie comme science de l'homme*. Éditions de la Sorbonne, 320 p.

(ISBN 979-1035106324)

À l'échelle de l'historiographie disciplinaire de tradition française, la figure de Maximilien Sorre en est une de paradoxes. Entre la filiation savante et l'inscription séculaire, la vie de Sorre n'aura peut-être pas été étudiée avec toute l'attention qu'elle mérite, du moins jusqu'à récemment.

Publié en 2021 aux Éditions de la Sorbonne, l'ouvrage de l'historien de la géographie et des sciences sociales Dylan Simon, intitulé *Max Sorre, une écologie humaine. Penser la géographie comme science de l'homme*, vient renouveler



6 Avec raison, l'auteur évite le recours à la planification stratégique mise en œuvre, entre autres, à travers le Canada durant les années 1980-1990.

7 L'auteur de ces lignes a été témoin, au Brésil, du succès d'une telle orientation socioéconomique.

8 Comme sur les pots de miel de mon enfance... longtemps avant la loi 101.

la place de cet «orthodoxe hétérodoxe» dans la vie des idées en France, et plus précisément, dans l'historiographie de la géographie contemporaine. Version remaniée de la thèse de doctorat de l'auteur, ce livre contribue au regain d'intérêt pour les liens organiques, mais non nécessaires, pouvant subsister entre l'émergence d'idées scientifiques, la trajectoire des individus et le contexte social, politique, économique et scientifique d'une époque donnée. Comprenant neuf chapitres regroupés en trois parties distinctes, l'ouvrage présente les différents moments de la vie intellectuelle, institutionnelle et politique de Sorre.

La première partie comprend trois chapitres. Elle assure la mise en lumière de la trajectoire de Sorre au regard de sa formation et de son inscription intellectuelle et institutionnelle, et ce, tout en tenant compte des bifurcations sociales qu'elle implique. De son passage à l'École normale supérieure de Saint-Cloud (le destinant alors à l'enseignement primaire) à sa réorientation vers l'enseignement supérieur (par ses brefs passages à Grenoble et à Bordeaux entre 1917 et 1919, puis son embauche à Lille en 1922) en passant par le travail de rédaction de sa thèse de doctorat sur les Pyrénées méditerranéennes (doctorat effectué sous la direction de Paul Vidal de la Blache et aboutissant en 1913), c'est effectivement à un itinéraire ponctué de bifurcations que nous avons affaire. En témoigne le caractère exceptionnel du passage de «normalien primaire» à «docteur ès lettres» et enseignant universitaire vécu par Sorre durant les deux premières décennies du XX^e siècle. Mentionnons toutefois que cette partie de l'ouvrage n'est pas seulement une reconstitution de la chronologie de ces grands moments de socialisation savante. En effet, l'auteur se penche de manière soutenue sur l'inscription de Sorre dans le cadre de pensée vidalien, en prenant soin de mettre en exergue les frictions qui pouvaient émerger entre le géographe et ses maîtres et contemporains. Ultimement, c'est à une illustration du processus de singularisation d'une certaine géographie biologique, inscrite dans le sillon initié par Vidal en 1903, que nous convie Simon. Cette élaboration graduelle d'une géographie «écologique» constitue alors, et ce, jusqu'à la publication des *Fondements biologiques de la géographie humaine* (1943), un projet intellectuel ambitieux, débouchant notamment sur l'exploitation du potentiel comparatif du concept de genre de vie, mais également, et surtout, sur l'idéation du «complexe pathogène» (1928) pour désigner schématiquement l'ensemble des interactions entre les êtres humains et leur milieu concourant au développement de maladies.

Dans les deux chapitres qui composent la seconde partie de l'ouvrage, Simon prend un pas de recul pour se pencher sur le travail administratif du géographe, d'abord dans les champs universitaire et politique au cours des années 1930, puis en contexte de guerre de 1939 à 1945. Accédant au poste de recteur de l'Académie de Clermont-Ferrand en 1931, Sorre se trouve alors en position d'être un «rouage central de l'administration scolaire et universitaire» (p. 147). Cette centralité, Simon le montre bien, passe par le fait que le géographe a pris de manière inédite sur le processus de nomination et sur l'élaboration des programmes, jouant ainsi sur le tableau séculier de la vie universitaire. Séculier, certes, mais bien imprégné de la texture politique du temps, comme l'illustre la gestion de l'«affaire Simone Weil» ou encore son implication, à partir de 1933, dans la gestation institutionnelle des «études méditerranéennes» au Centre universitaire méditerranéen de Nice, où il fréquente et mobilise de grandes figures de la scène universitaire française tout en se rapprochant du champ politique. En témoigne sa nomination au ministère de l'Enseignement, en 1937, à titre de directeur de l'enseignement, le tout en contexte de réforme des programmes. Avec le déclenchement de la guerre en 1939 et l'instauration du régime de Vichy l'année suivante, la proximité de Sorre avec le parti socialiste sous Léon Blum, notamment par sa collaboration avec le ministre Zay, entraîne sa révocation et son retour précipité dans l'arène universitaire. À partir de 1940, il passe par Montpellier, où on lui assigne la titularité de la chaire de géographie jusqu'alors occupée par Sion, puis la Sorbonne, où il est élu membre de l'Institut de géographie de Paris. Moment charnière dans la trajectoire du géographe, ce réinvestissement du champ universitaire a également constitué l'occasion d'un «recentrement dans le champ de la géographie» (p. 172) ne faisant pas abstraction des possibilités d'action en contexte de résistance.

Sans diminuer la pertinence historiographique des deux premières sections, nous estimons néanmoins que la troisième partie de l'ouvrage apporte une contribution cruciale à l'étude des relations se jouant aux frontières de la géographie et des autres sciences humaines et sociales, plus précisément la sociologie. En s'intéressant à différents moments de «crispation disciplinaire» (p. 192), Simon met ainsi en lumière, et ce, par la positionnalité dynamique de Sorre, différents obstacles auxquels l'orthodoxie disciplinaire de l'époque devait faire face. Qu'on pense à la réorganisation du CNRS au sortir de la Seconde Guerre mondiale, plaçant la géographie dans une position de

vulnérabilité, ou bien aux rapports tendus prenant forme entre l'approche écologique jusqu'alors prônée par Sorre et un marxisme gagnant du terrain au sein de l'université, ou encore aux différentes tentatives d'*aggiornamento* disciplinaires et aux possibilités de rapprochement avec la sociologie française et la morphologie sociale, le travail d'analyse que propose Simon montre bien, d'une part, l'effet de génération, conditionnant les prises de position et l'action de Sorre dans et hors du champ de la géographie, puis, d'autre part, la porosité des frontières disciplinaires et ce qu'elle révèle de la fragilité relative des orthodoxies dans le temps.

En somme, et cela avait été mentionné dans la préface que signe Olivier Orain, l'originalité de cette étude réside dans le fait qu'elle engage le chercheur dans un « dépassement en pratique de l'opposition surannée entre une histoire internaliste, faite d'œuvres, de thèses et d'horizons cognitifs, et une histoire externaliste, exclusivement attachée à contextualiser une vie, un monde savant ou une idée » (p. 12). Le jeu d'échelles sociologiques qui en découle nous amène à saisir la complexité des textures sociales, politiques et scientifiques que traverse Sorre. Magnifiquement exécutée, cette illustration de l'inscription du savant dans le temps contribuera, nous le croyons, à faire de cet ouvrage un modèle du genre dans l'historiographie contemporaine de la géographie.

Raphaël Pelletier

Université Laval et TÉLUQ

quoi sont exposés les éléments essentiels de la méthode à suivre pour réaliser une analyse morphologique (chapitres III et IV). Les auteurs et autrices proposent ensuite des études de cas pour illustrer les diverses façons dont la démarche morphologique peut aider à comprendre l'évolution des environnements bâtis (chapitre V). Et les derniers chapitres (VI, VII et VIII) sont consacrés au design urbain considéré comme une stratégie de planification qui, enrichi par la démarche morphologique, peut servir de cadre d'élaboration de projets d'architecture et d'urbanisme menant à des interventions sur le terrain.

Il s'agit au total d'un vaste et ambitieux programme qui touche à la fois les agglomérations urbaines de toutes tailles et les territoires ruraux, soit les villages et les campagnes. Il n'en reste pas moins que, dans sa très grande majorité, le matériel illustratif est constitué de cas provenant du milieu urbain. De plus, dans la partie consacrée au design urbain, tous les exemples mentionnés sauf un proviennent de l'agglomération montréalaise. Si le monde rural et le monde urbain hors Montréal sont sous-documentés dans l'ouvrage, cela ne compromet toutefois pas la pertinence de l'approche morphologique pour « lire » la réalité de leur environnement bâti. Ceci dit, les nombreux cas d'aménagement et d'évolution de l'environnement bâti discutés tout au long de l'ouvrage constituent indubitablement une des richesses du livre. Dans chacune de ses parties, on sent le souci des auteurs de livrer un propos net et précis qui s'appuie sur une iconographie parlante, de même que sur des tableaux, figures et graphiques nombreux qui aident à saisir les propos véhiculés.

Dans la partie théorique et méthodologique, deux des responsables de la direction du livre, les architectes et urbanistes Pierre Gauthier et François Racine, prennent comme point de départ que les environnements bâtis sont susceptibles d'être lus convenablement. S'ensuit la mise au point d'une taxonomie détaillée comme support à la description et à la compréhension des formes spatiales des bâtiments voués à l'habitat et à d'autres fonctions, l'administration publique et le commerce par exemple. Les quatre notions principales dans la nomenclature des échelons de structuration des établissements humains sont le bâti ou édifice, le tissu, l'agglomération et le territoire. À son tour, chaque échelon peut être meublé par des notions destinées à introduire des sous-types, des cas de figure particuliers, des composantes retenues comme pertinentes, des éléments distincts de contexte, etc. Pour ne donner qu'un exemple, les voies qui se rattachent à l'échelon du tissu



RACINE, François (2022)
Lire et comprendre les environnements bâtis au Québec. Presses de l'Université du Québec, 314 p.

(ISBN : 978-2-7605-557)

Cet ouvrage collectif présente, dans un premier temps, les fondements de la démarche dite morphologique appliquée à l'analyse des bâtiments

présents sur un territoire donné (chapitres I et II). Après